

Études littéraires



Présentation

Ghislain Bourque

Volume 11, numéro 1, avril 1978

Lautréamont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bourque, G. (1978). Présentation. *Études littéraires*, 11(1), 9–10.
<https://doi.org/10.7202/500452ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRÉSENTATION

Curieusement, pour un tel projet, une approche prudente concernant le centenaire de Ducasse oblige à la méfiance. D'autant, souligneront avec insistance certains, que Ducasse est mort depuis près de cent-huit ans déjà.

Mort et enterré ? Voilà où la hâte funéraire achoppe.

Ce mauvais calcul, trop imparfaitement orienté, ouvre une dépendance illicite de l'âge biologique. En effet, débordée d'abord l'idée de la disparition du corps, subsiste parallèlement celle de son existence. Car si anatomiquement Ducasse atteste d'une mort âgée de vingt-quatre, sans témoin aucun, que faut-il narrativement penser de l'assertion chantée : « Voilà plus de trente ans que je n'ai pas encore dormi »... (strophe 3 Chant V)

L'œuvre subitement en ce passage perdrait-elle de l'âge ? Voilà qui pour le moins rapprocherait du centenaire et, à coup sûr, de Lautréamont. C'est que, métaboliquement, l'âge narratif franchirait bien des ans.

Mais encore, n'y aurait-il pas lieu, au su d'une nouvelle immiscion, de sonder certaine immortalité. Texte vampirique, alors là d'un coup d'aile, l'œuvre transgresserait tout l'espace nécessaire aux libres émanations d'un mort-né. Et espace semble ici ce qui de l'intérêt s'interpelle de la façon la plus digne. Car c'est bien dans ce pacte contre la temporalité que d'un lecteur à l'autre Maldoror assure sa survie. Dans le sens toutefois d'un pacte d'immortalité étayé à la fois par une projection rhétorique, et par le trajet meurtrier d'une lecture spatiale.

Aussi, afin de rencontrer les obligations de ce double pacte, s'imposait, selon le relevé permis par des champs précis d'action, l'idée d'un numéro devant rendre compte des frontières illimitées d'un discours. Là justement, en tant que parallèle maintenu avec un lecteur éternellement con-

temporain, passée celle synthétique, commence la partie analytique. Ce projet d'une certaine manière plagie la projection. Et il n'y a pas que le dôme du Panthéon qui peut en attester.

En guise d'envoi donc, ou d'envol, lançons l'idée d'un numéro beau comme la propulsion en âge de l'inversion éminemment proportionnelle, dont la puissance de choc, au point précis où se distendent les molécules atomisées de la scripturale matière, permet la transformation d'une lecture de centenaire en une de sanguinaire.

Ghislain BOURQUE
Université Laval